

Le Franc-tireur

SOCIOLOGUE

Christophe Mincke

“Être surchargé est devenu une norme à respecter”

La structure de notre espace-temps est passée de la forme-limite à la forme-flux, expliquez-vous. Qu'entendez-vous par ces trois notions ?

L'idée de notre ouvrage est de nous interroger sur la façon dont nous vivons notre rapport à l'espace et au temps. Bien sûr, l'espace n'a pas en lui-même changé: Bruxelles est restée relativement la même depuis cinquante ans. Par contre, durant l'histoire, nous n'avons pas toujours entretenu le même rapport avec l'espace et le temps. Sillonner le pays à cheval au Moyen Âge, ou le faire aujourd'hui en voiture, ce n'est pas la même chose. L'idée que nous avançons est qu'au cours de ces quarante dernières années, nous avons vécu de grandes modifications dans la façon dont, collectivement, nous nous représentons cet espace et ce temps. En gros, nous serions passés d'un monde structuré par la frontière, à un monde structuré par le réseau.

C'est-à-dire ?

La frontière permet de délimiter des circonscriptions en distinguant un intérieur et un extérieur. C'est la frontière entre deux États par exemple, mais cette logique ne s'attache pas qu'à la réalité physique. C'est par exemple le fait de vouloir établir une définition claire de ce qu'est un homme d'un côté, et une femme de l'autre. C'est l'établissement de distinctions stables entre les classes sociales, les fonctions, les disciplines scientifiques... une ambition de structurer le monde par le tracé de frontières.

Et comment a évolué notre représentation du temps ?

Si l'on veut vivre dans un monde de la frontière, on doit avoir un temps qui permet une stabilité. Il n'est pas possible que les frontières d'un pays évoluent chaque jour. Il faut donc des étendues de temps durant lesquelles les choses sont stables.

Et ce n'est plus le cas aujourd'hui ?

Nous défendons l'hypothèse que ce modèle s'est affaibli, même s'il n'a pas disparu. Nous sommes en train de passer à un modèle concurrent qu'on appelle la forme-flux. C'est un imaginaire collectif dans

lequel le temps érode tout, tout change tout le temps. Maintenir des limites dans un tel cadre est très compliqué: par exemple, si l'électorat est volatil, il devient difficile de structurer le monde politique en piliers ou en luttes de classes sociales.

Cela signifie-t-il que nous devons renoncer à toute structuration, limites ou repères ?

On ne peut imaginer une société sans structuration. Mais comment se repérer quand tout change ? Il y a une forme qui correspond très bien à cette variation continue, c'est le réseau. Nous avons tous en tête un cliché d'Internet à trois heures du matin. On y voit le monde à un moment précis, avec toutes les relations entre les serveurs, et on observera qu'elles évoluent au fil des heures. Cela est représentatif d'une structuration de notre monde. Il n'y a pas de vrai centre, mais une multitude de nœuds qui communiquent de manière libre et variable dans le temps. Derrière cette image, il y a l'idée que l'espace se structure autour de relations entre des pôles, plutôt que par des distinctions entre l'intérieur et l'extérieur d'une frontière. La question n'est donc plus de savoir sur quel territoire je suis, mais à combien de temps je suis de Paris par exemple. Nous nous situons au sein de zones d'influences multiples; notre souci n'est plus tant de savoir où nous sommes, que de savoir si nous sommes joignables et à quoi nous pouvons accéder. Cette logique se découvre aussi dans la logique des carrières en entreprises: elles sont moins graduelles, ne se structurent plus autour d'échelons à gravir, mais autour de projets qui évoluent. À leur tour, les entreprises passent d'une logique de hiérarchie à une logique de réseaux.

À quand remonte ce basculement, et quelles en sont les causes ?

Le basculement est progressif. Nous pouvons voir des signes annonciateurs dans les luttes féministes contestant le cloîturement de la femme dans le cadre domestique. Celui-ci s'appuyait sur une conception de l'homme et de la femme comme étant de natures

Bio express

► **Christophe Mincke** est juriste et sociologue. Professeur à l'Université Saint-Louis, il codirige *La Revue nouvelle* et dirige la direction opérationnelle de l'INCC, l'Institut national de criminalistique et de criminologie.

► **La société sans répit.** Spécialiste reconnu des questions de mobilité, il est coauteur du livre *La société sans répit. La mobilité comme injonction*, publié aux Éditions de la Sorbonne.

► **Sociologie.** En compagnie de Bertrand Montulet, il offre un ouvrage très lisible qui se distinguera par les clés de lectures qui permettent de comprendre bien des aspects de la société contemporaine. Le livre décrypte, exemples à l'appui, à quel point "être mobile" est devenu une injonction presque absolutiste dans un monde où les frontières et les limites s'effacent. Si la société a pu du coup se défaire de carcans parfois trop figés et déterministes, si elle a pu permettre à beaucoup de s'émanciper, elle engendre aussi des souffrances et des déclassements pour qui ne peut s'adapter en permanence. En novembre, *La Libre* abordait cette question du mouvement avec François-Xavier Bellamy. Le regard du sociologue Christophe Mincke complète avec richesse l'approche du philosophe français.

différentes. En contestant la place attribuée à la femme, les féministes ont remis en question la frontière distinguant les sexes. Les grandes luttes antiracistes relèvent de la même logique. De même, la construction européenne est intéressante car elle part du constat des catastrophes engendrées par la

logique de l'État nation fondée sur des logiques de frontières. La construction européenne renforce donc l'idée que l'on peut s'organiser autrement qu'avec des frontières. Les révolutions managériales des années septante s'inscrivent à leur tour dans cette logique. On pourrait multiplier les exemples.

A priori, on peut voir ce mouvement comme un mouvement émancipateur, libérateur, qui abat les conditionnements et les déterminismes.

Et ce n'est pas faux. Mais, comme toujours, il n'y a pas que cela. De la contrainte revient inévitablement par la fenêtre. Le monde de l'entreprise a par exemple perçu l'idée d'un espace et d'un temps décloisonnés comme porteurs d'une possibilité d'accroître la charge de travail. Au point que l'on peut faire l'hypothèse que la surcharge est aujourd'hui une norme sociale à laquelle il faut nous conformer. Il est devenu difficile de dire: "je fais mon 9/5, puis après il ne faut plus m'emmerder". Ce décloisonnement va donc aussi engendrer des souffrances, de la pression et de l'épuisement.

Vous évoquez d'ailleurs les impératifs de la mobilité.

Dans un réseau, tout est mobile en permanence, et il est impossible d'y être immobile: même si je ne fais rien, ma position varie car tout bouge autour de moi. La mobilité est devenue première, alors que l'ancrage l'était précédemment. La mobilité est donc devenue une valeur en soi. C'est ce que nous appelons "l'idéal mobilitaire" qui s'incarne en quatre impératifs. Le premier est l'activité. Il faut être actif tout au long de sa vie et dans tous les domaines: au et en dehors du boulot, nous devons même être des seniors actifs. Mais s'il faut être actif, il ne faut pas l'être de manière mécanique en obéissant aux ordres. Nous devons nous activer nous-mêmes, être au principe de notre propre action. C'est l'impératif d'activation. Par ailleurs, l'impératif de participation nous enjoint d'agir en intégrant des projets collectifs, que nous devons cumuler et enchaîner. Pour y parvenir, nous devons donc être flexibles et capables de nous adapter en permanence, c'est l'impératif d'adaptation. Tout le monde n'a évidemment pas la ca-

pacité de satisfaire à ces injonctions.

Il y a donc des perdants. Les gilets jaunes par exemple ?

Il y a toujours des personnes qui payent le prix d'un mouvement émancipateur, car certains s'accommodaient des modèles précédents. Et un monde dans lequel les repères sont clairs est un monde à certains égards très reposant. Les discours identitaires d'aujourd'hui s'expliquent notamment par cela. De même, si je suis peu éduqué, ou si je cumule des handicaps comme le fait d'être une femme seule de cinquante ans, il me sera difficile de répondre aux impératifs qu'impose la mobilité.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire avec les réseaux, ce système n'est-il pas très individualiste ? Dans votre livre, on se rend compte que tout est une question de contractualisations temporaires – jusqu'au mariage – qui s'appuient sur l'intérêt mouvant de chaque partie. Il n'y a plus non plus de bien commun possible que nous pourrions chercher ensemble. Nous devenons le principe de nous-mêmes...

Attention, il ne faudrait pas croire que la société d'avant formait une grande fraternité. Pour autant, la question de savoir comment on fait société dans un tel contexte est en effet très importante. Aujourd'hui, et comme toujours, certains s'en sortent, d'autres pas. Parmi ces derniers, il en est qui préféreraient être coincés tout en bas de l'échelle, mais savoir au moins où ils sont, plutôt que d'avoir le sentiment d'évoluer dans un flou global dans lequel on leur enjoint d'être des gagnants. Parfois également, la frontière émancipait, comme ça a pu être le cas dans le cadre des nationalismes de la décolonisation. Les structures plus figées dans les sociétés pouvaient par ailleurs être protectrices pour l'individu. Ainsi, dans l'économie "uberisée", la flexibilité est poussée à son paroxysme et les personnes ne jouissent plus d'aucune protection. Aujourd'hui, nous sommes sommés d'être mobiles, libres, mais pour certains, la mobilité ne rend pas libre. Un des buts de notre ouvrage était donc de réinterroger nos catégories, pour donner prise sur ce qui nous arrive.

→ Comment penser l'écologie si on refuse les limites ? Comment ne pas s'assécher si chaque attachement devient une entrave ? Découvrez la suite de l'entretien ce dimanche matin sur LaLibre.be.

“Dans le cadre de la forme-flux, il ne pourrait être question d'une action humaine prométhéenne, donnant forme à l'informe par des catégorisations structurantes. Au contraire, face à l'écoulement constant du temps, rien de ce qui peut être construit 'en dur' ne peut être adéquat. Dès lors, le rôle de l'homme [...] change inévitablement : il ne construit pas un barrage contre le courant, il se laisse porter par lui et cherche à en tirer le meilleur parti.”

EXTRAITS

“L'activité, quelle qu'elle soit, est aujourd'hui valorisée pour elle-même. Il ne s'agit plus de réaliser ni de se réaliser, mais bien de n'avoir de cesse. [...] Il n'est plus question d'avoir des buts prédéfinis, mais bien de saisir les opportunités : le grand homme n'est plus à la barre de son navire, gardant le cap malgré la tempête, il est celui capable de se laisser emporter par le courant et en tirer parti.”

“La surcharge est une obligation. [...] À la question de savoir comment on va, il est devenu normal de répondre qu'on est débordé, surchargé, qu'on n'en peut plus. Loin d'être un signal de détresse, il s'agit d'indiquer que l'on est bien conforme à l'impératif d'activité.”

SON LIVRE



“La société sans répit. La mobilité comme injonction”

Christophe Mincke et Bertrand Montulet. Éditions de la Sorbonne, 2019. 180 pp., env. 20 €.